

Conversation avec une artiste underground et féministe

Angela Marzullo est une artiste d'origine zurichoise, italienne par son père, installée depuis quinze ans à Genève où elle a suivi une formation aux Beaux-Arts. La vidéaste allie l'art vidéo à la performance pour explorer les questionnements féministes qui sont au cœur de toutes ses démarches artistiques. Son récent court-métrage *Petit traité pédagogique* a été projeté à l'Auditorium Arditi le 1er décembre dans le cadre du cycle Contes cruels de la jeunesse. A cette occasion, l'entrée du cinéma Arditi expose jusqu'au 22 décembre «H&M Family», une petite série de photos d'Angela Marzullo et de Michael Hofer sur des questions éducatives, politiques et féministes.

Propos recueillis par Briana Berg

Le Petit traité pédagogique d'Angela Marzullo (2008) se base sur un texte tiré des *Lettres luthériennes* de Pier Paolo Pasolini (1975), une série d'articles polémiques du poète-cinéaste s'inscrivant parfaitement dans la lignée des travaux de la vidéaste féministe sur les théories éducatives et la notion de la transmission de la lutte des classes. Les lettres de Pasolini s'adressent à un jeune garçon fictif, Gennarellio, dont elles font l'éducation sociale et politique sur des sujets aussi divers que le cinéma, l'école, la religion, l'anticonformisme ou la sexualité. Petit retour sur le parcours de cette artiste suisse underground, sur sa démarche artistique et sur les modalités de sa mise en scène de l'éducation utopique prônée par le cinéaste italien sur les lieux mêmes de leur écriture.

L'émilie: D'où vient votre intérêt pour le féminisme?

Angela Marzullo: Mon intérêt pour le féminisme, je l'ai depuis toujours. Ce n'est pas quelque chose que j'ai appris, je n'avais pas de base théorique pendant longtemps. J'ai toujours été une femme très révoltée. C'était surtout par rapport au partage des rôles, ce qui est féminin, ce qui est masculin, ces limites ne me convenaient pas. Depuis mon plus jeune âge, je me suis révoltée contre ça. Je n'arrivais pas du tout à m'identifier à ces rôles proposés par la société. Ce n'était pas quelque chose qui était lié à ma sexualité, c'était vraiment ce qu'on me proposait en tant que femme.

J'ai souvent pensé que je devrais étudier les *gender studies* pour me permettre de pouvoir parler du féminisme. Maintenant j'ai compris que le féminisme est à la portée de tout le monde. Ce ne sont pas seulement les femmes blanches ayant étudié qui peuvent revendiquer le féminisme, ça touche une couche beaucoup plus large... Je m'inscris dans la marginalité autour de la théorisation du féminisme. Pour moi, c'est très important de trouver un langage personnel, mais toujours en mettant le féminisme en avant, pour déranger, une espèce de punk attitude. Je n'aime pas trop répondre aux attentes.

Quels sont vos projets par rapport à l'avancement du féminisme dans vos travaux actuels?

Mon plan de lutte? Je participe à un projet prévu pour l'année prochaine qui s'appelle *Eternal Tour*², c'est un festival artistique et scientifique qui met en avant la transdisciplinarité. Il est monté par Donatella Bernardi, artiste, Sara Dominguez-Carlucchi, experte en relations internationales, Noémie Etienne, historienne de l'art, et Asuman Kardes, artiste et juriste. Mon projet dans ce cadre s'intitule «Atelier d'éducation féministe». Je voudrais proposer un camp féministe pour jeunes filles, à partir de douze ans, qui se déroulera en septembre 2009 au Val-de-Travers. On parlera de toutes les figures mythiques liées au féminisme et à la construction des femmes dont j'ai déjà traité dans mon travail: la sorcière, la «Mère-Terre»... Je voudrais aussi montrer des

films qui tournent autour du corps, faits par des femmes artistes, et donner un éventail de propos à ces filles pour qu'elles aient déjà ce bagage. Même si dans les écoles publiques on met l'art en avant, je pense que ces aspects-là sont encore en retrait, l'art féministe n'est pas proposé. Je pense qu'une transmission au travers de la culture est possible, j'y crois de plus en plus, la culture est une vraie arme de lutte.

Ce mot [féminisme] fonctionne encore, à plein de niveaux. Il génère des choses. C'est pour ça qu'il faut réinvestir l'éducation. Je crois beaucoup à la transmission. D'un côté je suis dans le féminisme et la transmission, de l'autre côté, je ne peux pas juste transmettre une théorie, il faut aussi que je transmette mon histoire réelle. Pour moi maintenant, c'est important d'expliquer cet écart entre les trois générations de ma famille en ce qui concerne l'émigration et le retour aux sources.



Désobéissance

D'où est venu votre intérêt pour Pasolini?

En fait, j'ai revu le film *Accatone*. La figure d'Accatone, c'est vraiment l'image que j'avais de mon père quand il était jeune, son apparence, et puis cette force non contrôlée, ce catholicisme, cette manière d'être homme aussi, très entier.

Travailler sur Pasolini, c'est alors aller du côté du père pour vous?

Oui. Je ne peux plus nier les hommes, même dans ma biographie. Je suis un peu obligée de les réintégrer maintenant. C'est à travers Pasolini que je suis vraiment entrée dans cet univers italien. L'unique problème, c'est que Pasolini est un homme, j'ai dû introduire la voix du père dans mon travail. Et puis l'accepter d'une certaine manière. Tout cet univers italien, je ne le connais pas d'une voix de femme. Je travaille actuellement sur les «tarentelles». Ce sont des femmes du sud de l'Italie dans les années 50 qui, piquées par une tarentule, entraînent en transe. C'était des femmes marginalisées, malades, folles, en extase. Des femmes hors normes, très loin du côté normatif de la société et d'une énergie extrême. Là on est dans la mythologie du sud. Je suis en train de travailler là-dessus, mais toujours avec un «focus» sur la situation des femmes et comme je l'ai fait dans tous mes autres travaux, je mets une figure féminine mythique en avant et je l'incarne.

Pourquoi avoir choisi ce texte des Lettres luthériennes pour votre travail vidéo?

Je me base sur *Le petit traité pédagogique*. Pasolini parle beaucoup de cinéma et d'éducation, de signes sociaux. J'ai été très touchée par ça parce que je pense que l'art est moins une «self expression» qu'une façon de travailler la culture, une sorte de «culture DJing». Pasolini parle beaucoup de ce qui nous influence dans notre environnement; ce ne sont pas forcément des choses qu'on choisit mais qui sont données par la société. Ce texte a été écrit à Lecce dans les Pouilles. C'est de là que mon père vient. J'ai tourné à Lecce et ça s'est vraiment superposé avec mes images internes et ça me donnait le droit de le faire. Pour moi, il faut toujours avoir plusieurs éléments réunis pour qu'un projet soit non seulement réalisable, mais aussi soutenable, défendable, pour qu'il ait assez d'impact.

Je voulais tourner en Italie où j'ai des souvenirs d'enfance. Tout à coup, j'ai compris que mes enfants auraient les mêmes souvenirs que moi, en tout cas ceux liés à cet endroit, aux Pouilles. Je voulais rendre visibles ces images, je voulais les extérioriser et que mes filles y prennent une part active. Ces lieux-là sont importants, même s'ils sont refoulés par une histoire de famille ou de société. Les émigré.e.s viennent, ils repartent, ils restent un moment ici, on les voit, après on les oublie, on ne sait pas où ils sont. Il y a toujours une double réalité dans l'émigration. Et ces lieux où ils ne sont plus existent toujours.

Vous allez exposer des photos à l'auditorium Arditì dans le cadre de la projection du Petit traité pédagogique.

Les photos, c'est une série que j'ai faite en collaboration avec le journal *Start*, un journal d'art contemporain gratuit destiné aux enfants. Nous avons contribué comme «H&M Family»: Hofer-Marzullo et puis *family*, ce sont les deux enfants. C'est un peu le prototype d'une jeune famille d'aujourd'hui, deux adultes, deux enfants, c'était un clin d'œil à ça... et effectivement c'est H&M qui nous prend tout notre argent!

Pour moi c'est une mise en scène de l'auto-éducation; j'aimerais que ces images évoquent la possibilité que les enfants se forment eux-mêmes. Effectivement, c'est les mettre dans un contexte politique qu'ils peuvent mettre en scène à leur manière. Ils se jouent eux-mêmes, parce qu'ils sont vraiment dans cette réalité-là, avec nous, parents artistes, et eux enfants de parents artistes. Ce sont des photos politisées, mais toujours réalisées d'une manière qui soit éthique par rapport aux enfants. Je ne veux pas entrer dans leur intimité telle quelle, je conceptualise toujours cet instant.